

N° 673

Dimanche 24 Octobre 1909

Prix: 15⁺

Journal des Voyages

LES TROIS DEMOISELLES PICKPOCKET



GRAND ROMAN
D'AVENTURES
PAR
PAUL D'IVOI

Dramatiques Aventures de trois Gypsies voleuses du Tonnerre

LIRE DANS CE NUMÉRO

Tambour Battant!

par Louis BOUSSENARD

L'Aviateur du Pacifique

par le Capitaine DANRIT

BUREAUX :
146, RUE MONTMARTRE, PARIS (2^e)

Sommaire : N° 673.
24 Octobre 1909.

NOTRE GRAND CONCOURS. — *Les Chasses de Roosevelt*. — 2^e Question.
PAUL D'IVOI. — *Les Trois Demoiselles Pickpocket*.
GUSTAVE REGELSPERGER. — *Une Empreinte de bœuf sur le roc*.
CHRISTIAN BOREL. — *Les Divinités vagabondes de l'Inde*.
LOUIS BOUSSENARD. — *Tambour battant !*
EUGÈNE BEYLIER. — *L'Incendie et le Meurtre à Adana*.
CAPITAINE DANRIT. — *L'Aviateur du Pacifique*.
R. D'ANTIGNAC. — *Les Marins français aux îles Polynésiennes*.
RENÉ THÉVENIN. — *Le Maître des Vampires*.
CLAUDE ALBARET. — *Le plus volontaire des "Volunteers"*.
HENRY LETURQUE. — *Les Chasseurs de Turquoises*.

Les Chasses de Roosevelt
GRAND CONCOURS DEUXIÈME QUESTION



Notre hardi chasseur est sur la piste. Il examine les empreintes laissées par l'animal pour savoir de quel gibier il s'agit. C'est ce que nos lecteurs nous diront après avoir contemplé attentivement ces empreintes dont chaque groupe représente une lettre.

Voir dans le n° du 17 octobre la liste des prix, le programme et les conditions de ce concours qui sera clos avec la 11^e question posée dans le n° du 26 décembre 1909. Les solutions et le palmarès paraîtront dans le n° du 6 février 1910. Les lauréats recevront leurs prix dans la huitaine qui suivra.

Les 11 solutions devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille au plus tard le Lundi 3 janvier 1910. Elles devront être accompagnées des bons de concours publiés en dernière page de nos numéros, et adressées à M. HENRI BERNARD, Service des Concours, 146, rue Montmartre, Paris.

Nos prochains Numéros

L'aquarelle de CONRAD qui fait la couverture de notre numéro d'aujourd'hui suffit à faire prévoir à nos lecteurs toutes les émotions, toutes les péripéties qui attendent héros et les trois héroïnes du passionnant roman de Paul d'Ivoi.
Dans notre prochain numéro, qu'ouvrira une belle page de Bruzon consacrée au roman de BOUSSENARD, nous publierons un intéressant article accompagné de nombreuses photographies prises dernièrement par un de nos correspondants pendant

Les Manœuvres en Chine

Dans le même numéro paraîtront une jolie page sur l'Apparition du choléra en Hollande et un article illustré sur *La traversée de la Manche sur une planche*. Le numéro suivant, en tête duquel DUTRIAC nous montrera dans une superbe page en couleurs l'aviateur du capitaine DANRIT évoluant au-dessus du Pacifique, apportera à nos lecteurs une curieuse série de photographies qui les initieront aux péripéties mouvementées de

La Pêche au Tarpon en Californie

Il contiendra aussi une dramatique page d'intérieur due au pinceau de Haenen et relative aux événements qui récemment firent parler la poudre et couler le sang au fond de la Russie, dans la province d'Ekaterinoslav où l'on vit, durant toute une nuit

Un Monastère assiégé par des Brigands

Dans ce même numéro paraîtra notre supplément mensuel géographique *Sur Terre et sur Mer* avec toute son abondante variété de nouvelles.

Dans les numéros qui viendront ensuite, deux articles successifs de Victor FORBIN, richement illustrés de nombreuses photographies, donneront à nos lecteurs de curieux détails sur le voyage de l'ancien président des Etats-Unis et leur apprendront

Comment Roosevelt

a chassé le lion en Afrique

Enfin, nous commencerons dans le courant du mois de décembre la publication d'une attrayante série d'illustrations dans laquelle le peintre de marine Bonquart a réuni sous le titre général de

Légendes et Mirages

toutes les croyances et toutes les superstitions de nos pêcheurs et de nos populations maritimes. A tous ces articles à tous récits viendront s'ajouter les mille anecdotes, nouvelles et variétés qui font du *Journal des Voyages* la plus vivante, la plus attrayante, la plus saine et la mieux illustrée des publications s'adressant à la jeunesse, en un mot le magazine idéal de la famille.

Nos prochains Récits

A l'occasion du lancement de nos nouveaux récits, nous avons voulu consacrer successivement nos illustrations de première page à chacune des trois œuvres captivantes qui vont durant de longs mois faire la joie de nos lecteurs. C'est pourquoi cette semaine, puis la suivante, et la prochaine encore notre fidèle public aura le plaisir de voir se succéder les brillantes aquarelles de CONRAD, BRUZON et DUTRIAC. Nous reprendrons ensuite l'alternance habituelle de

Nos Premières Pages

et donnant ainsi satisfaction à tous les goûts, ferons alterner les superbes aquarelles de nos meilleurs artistes avec les belles pages en noir magistralement gravées sur bois par VINTRAUT. Selon notre habitude aussi nous consacrerons ces illustrations d'en-tête soit à de saisissants récits de nos collaborateurs Georges BRÉZOL, Sylvain DÉGLANTINE, Pierre LECOMTE DU NOUÏ, René THÉVENIN, etc., soit à des

Récits de Mœurs et Coutumes

de VICTOR FORBIN, GUSTAVE REGELSPERGER, LÉON CHARPENTIER, HUBERT DE GINESTET, MICHEL DELINES, et tant d'autres dont les noms sont bien connus de nos lecteurs, soit enfin à d'attachants et instructifs

Récits de Voyages et d'Explorations

Les Récits d'Explorations sont, en effet, une des caractéristiques du *Journal des Voyages* qui a dû ses plus grands succès à des récits écrits par d'illustres voyageurs comme Binger, Bonvalot, Nansen, Prince Henri d'Orléans, Sverdrup, Sven Hedin, etc. Aussi publierons-nous prochainement plusieurs récits de Charles Rabot, Gustave Regelsperger et Auguste Terrier, qui tiendront nos lecteurs au courant des plus récentes explorations.

La Découverte du Pôle Nord

fera l'objet d'articles spéciaux richement documentés, suivis de divers autres sur la mission Shackleton, le voyage du Dr Stein au Thibet, de M^{me} Bullock-Workman sur l'Himalaya, etc. Enfin dans une série d'articles intitulée

Deux Ans chez les Papous

nous ferons connaître les mœurs et coutumes de ces indigènes de la Nouvelle-Guinée. D'autres nouveautés, d'autres attractions viendront ensuite, que nous nous réservons d'annoncer plus tard à nos lecteurs, à cette même place où nous nous plairons à nous entretenir avec eux, nous efforçant de rendre plus étroits les liens qui les attachent à leur cher *Journal des Voyages*.

Tout nouvel abonnement ou réabonnement partant du 15 octobre donnera droit à

NOS PRIMES GRATUITES

Ces primes exceptionnelles — offertes à l'occasion de la publication de nos nouveaux récits — ne seront offertes que pendant le mois d'octobre. Ceux de nos abonnés actuels qui voudraient en profiter devront donc nous envoyer le montant de leur réabonnement par mandat-poste avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Tout abonné de 3 Mois

partant du 15 octobre contre mandat-poste de 2 fr. 50 (pour l'étranger 3 fr.) donnera droit à

TROIS ROMANS

soit les trois premières aventures de *Toto Fouinard*.

Tout abonné de 6 Mois

Paris, Seine, S.-et-O., 4 fr.; Départ., 5 fr.; Etranger, 6 fr., donnera droit à 4 primes gratuites, soit à

QUATRE ROMANS

soit les quatre premières aventures de *Toto Fouinard*.

Tout abonné d'un an

Paris, Seine, S.-et-O., 8 fr.; Dép., 10 fr.; Etranger, 12 fr., donnera droit à six primes gratuites, soit à

SIX ROMANS

soit les six aventures de *Toto Fouinard*.

LISTE DES ROMANS-PRIMES

Aventures de
**TOTO
FOUINARD**
Le Petit Détective
Parisien

- I. L'Etranglée de la Porte-Saint-Martin.
- II. L'Introuvable assassin.
- III. Un Clou dans un crâne.
- IV. Le Tueur d'enfants.
- V. 600.000 francs de diamants.
- VI. Les Exploits de Picdehauf.

Les réabonnements dont le montant est perçu par la poste à domicile — en raison des frais de recouvrement qu'ils nous causent — ne donneront pas droit à ces primes.

Avec une bonhomie, une simplicité charmantes, le roi détache, de la brochette qui s'étale sur sa tunique, une médaille d'argent à ruban bleu de ciel.

Il accroche la médaille à la veste du caporal, qui devient tout pâle, puis il ajoute : « Je te fais chevalier de l'Ordre du Mérite Militaire de Sardaigne ! »

Puis il lui donne l'accolade, pendant que le gamin, qui s'agit désespérément, continue à crier comme un brûlé.

Comme le Vert-Galant de France, le Galant-Homme d'Italie a la réplique :

« Mon filleul est content !... dit-il en riant, et il manifeste sa joie à sa marfère.

« Et vous, mes amis, au revoir... à bientôt pour d'autres promotions. »

Cette cordialité, cette bonhomie, déchainent un véritable enthousiasme.

Les zouaves piquent leurs chéchias sur la pointe des baïonnettes et, du régiment qui semble une floraison de coquelicots géants, part une acclamation formidable :

« Vive le roi !... Vive le Piémont !... Vive l'Italie libre !... »

Puis, soudain, clairs et tambours sonnent et battent aux champs, pendant que Bec-Salé, radieux, s'approche de son camarade et lui crie, au milieu de la rafale :

« Je t'avais promis un rigodon si tu pigeais la médaille.

« Ça y est, t'as décroché l'objet... »

« A toi le rigodon, qui est comme la félicitation unanime et sincère du 3^e ! »

Et pendant que le roi et le maréchal s'éloignent, salués par les derniers vivats, un brisquard de l'escouade de Francœur, le zouave Raymond, dit en hochant la tête :

« Un rude homme, tout de même, ce roi ! »

— Et brave comme Canrobert, ajoute le sergent-clairon.

— Oui, Canrobert... qu'est censément le premier zouave de France.

— Hé !... une idée !

— Dis voir un peu.

— Le roi s'est battu avec nous comme un enragé.

— Sûrement.

— Et ça mérite quelque chose.

« Or, s'il est monarque chez lui et commandant en chef, il est chez nous un simple volontaire... et pas gradé.

— Ah ! je la devine, ton idée.

« Si on le nommait... »

— Quoi ?

— Si on le nommait caporal... hein !... caporal au 3^e !

« C'est ça qui serait rupin !... »

— Rupin et mérité... »

— Ça y est !... »

« On va causer de ça tout à l'heure, avec les camarades, après l'appel et la corvée. »

Oh ! l'appel après le combat !

Comme ils sont douloureux, ces silences qui suivent des noms auxquels nul ne répond !

Et la corvée !... oh ! l'horrible et poignante besogne !...

Rechercher tous les manquants là où cette lutte a été plus meurtrière... ramasser, apporter, puis réunir ces camarades

étendus, livides, l'œil éteint... ces fiers soldats tout à l'heure exubérants d'entrain, de vie, d'énergie, et maintenant des cadavres !

Et ces blessés aux membres rompus, aux plaies affreuses, où déjà s'abattent des essaims de mouches, et qui hurlent, torturés par la soif et la fièvre !

Cela, c'est l'envers de la gloire ! Et quelques larmes furtives coulent sur les joues bronzées à l'aspect du cher compagnon de bataille, de misère et de plaisir que l'on ne reverra plus.

Mais le trouper est philosophe et d'une insouciance proverbiale. Aussi, les zouaves réagissent bien vite, et déjà l'on rit à se tordre près de la voiture de la cantinière.

Voici pourquoi :

Comme le jeune Victor Palestro crie toujours, Francœur conclut qu'il a soif.

« Pardieu ! un jour de bataille... on a dans le gosier un tison et un paquet d'étaupe.

— Eh ben ! dit Raymond, porte-le à la mère Bachu. »

La mère Bachu, c'est la cantinière. Une robuste matrone d'une quarantaine d'années, aux cheveux poivre et sel, dont la figure est empreinte à la fois de résolution et de bonté. Sanglée dans son joli corsage d'uniforme, elle accueille avec un faveur marquée le filleul du roi et s'écrie :

« Oh ! l'amour d'enfant... »

« Et qu'est-ce que tu vas faire de ce cherubin, dis voir, Francœur ? »

— Vous le confier, mère Bachu.

« D'abord parce qu'il meurt de soif et que vous êtes la Providence des altérés, ensuite parce qu'il a besoin des soins d'une femme.

— Mes soins !... oh ! pour ça oui !... et de tout cœur. Quant à lui donner à boire... dame ! c'est pas facile. Il lui faudrait du lait... et je n'ai ici que du tord-boyaux, autant dire, de la braise en bouteilles, pour vos gueules de requins ! »

— Mais, observe le brisquard, du lait, y en a tout près... vous songez donc pas aux vaches qui suivent le régiment et qu'on va tuer pour mettre à la marmite ?

— Pas d'erreur ! elles doivent avoir du lait... »

— Tout frais... »

— Non, tout chaud... »

— A boire et à manger... »

— Pour l'enfant du 3^e !... »

— Seulement, il faut les traire.

— Essayons !... ça doit être facile. »

Facile !... eh ! pas tant que ça. Et c'est autre chose, en effet, pour un héros en chéchia et en culotte bouffante, d'emporter une redoute ou d'enlever une batterie, que d'extraire seulement un demi-li de lait des mamelles d'une génisse.

Le bétail est parqué tout près de la voiture. Un groupe se rend près des animaux et avise une belle vache qui semble avoir un caractère accueillant.

O trompeuse apparence ! Un premier zouave, nanti d'une marmite, s'avance et s'accroupit pour tenter l'opération.

Vlan ! un maître coup de pied lui arrive

de côté en pleine épaule et l'envoie rebondir, guêtres par-dessus tête, à dix pas.

Naturellement, les camarades rient à se tordre. Un second zouave ramasse la marmite, se défile avec précaution, s'installe, allonge la main et vlan !... jaillit, culbuté comme un pantin dont les ficelles sont rompues. Puis, aussitôt, la vache, qui voit du rouge partout, saute, s'exaspère, arrache son piquet, jove des cornes et des sabots, fonce au plus dru, devient folle, si bien qu'il faut l'abattre à coups de fusil.

Tringlot, qui voit le désastre, hausse les épaules et dit de sa voix tranquille :

« Ils entendent rien n'à ça... mais rien en tout ! C'est pourtant pas malin... d'tirer une vache.

— Alors, tu ferais mieux, toi, gros patapouf ? dit la mère Bachu au paysan.

— Voui-dà !

« Prêtez-moi s'ment un bonnet blanc, une camisole et un tablier itou blanc et v'sallez voir ça.

— Ah ! par exemple, t'es pas si bête que t'en as l'air... et j'ai deviné ton truc !... »

« Tiens, prends la défroque et bonne chance ! »

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENAUD.

La dernière journée de carnage

L'Incendie et le Meurtre à Adana

Nous ne serions sans doute pas revenu sur les pénibles événements qui se sont déroulés à Adana si le hasard ne nous avait mis en relation ces jours derniers avec un compatriote retour d'Asie-Mineure. Il était justement à Adana au moment des massacres et il a pu nous fournir des renseignements absolument inédits sur l'importance de cette atroce extermination.

Trente mille personnes égorgées, trois cents fermes incendiées, plus de dix mille têtes de bétail volées, des pertes matérielles dépassant un million de Ltq (environ 25 millions), tel est le bilan du massacre des Arméniens dans la province d'Adana, nous a-t-il dit. Et l'Europe n'est pas intervenue !

La tuerie dura trois jours, pendant lesquels des brutes fanatisées par la guerre sainte au génocidaire exterminèrent sans pitié les malheureux Arméniens écrasés par le nombre.

En effet, Adana est une province de 600,000 âmes, dont 35 à 40,000 Arméniens, noyés dans une masse de 400,000 musulmans. Ceux-ci avaient donc la force pour eux, d'autant plus que, depuis quelque temps, sans cause apparente, les Turcs faisaient ample provision de munitions de toutes sortes. En quatre ou cinq mois, on débita, sur le marché d'Adana, pour plus de 3,000 Ltq (environ 70,000 francs) d'armes de tout calibre : revolvers, pistolets, fusils ou carabines de fabrication allemande, autrichienne et belge.

Dès que le signal du carnage fut donné, des bandes de bachi-bouzouks descendirent des villages du vilayet sur la ville. Ils allaient à cheval, le revolver au poing, le fusil en bandoulière, le yatagan au côté et, sur leur passage, ces pillards



~*~ L'INCENDIE ET LE MEURTRE A ADANA ~*~

Les Turcs versaient le pétrole à pleins bidons, ils en aspergeaient les maisons, la flamme léchait les murs, menaçante. Terrifiés par l'atroce perspective d'être brûlés vifs, hommes, femmes et enfants s'enfuyaient, implorant la grâce de leurs bourreaux ; mais à peine avaient-ils franchi la porte de la demeure incendiée qu'ils tombaient sous les coups des meurtriers.

anatiques, sanguinaires et infatigables semaient le désastre et la mort. La fusillade ne s'arrêtait, au coucher du soleil, que pour recommencer de plus belle à l'aurore.

Les hordes armées qui parcouraient le pays dans tous les sens avaient organisé la plus épouvantable chasse à l'homme qui se soit jamais pratiquée. Ils avançaient, menaçants, agitant leurs matraques, foinillaient les champs. Malheur à ceux qui s'étaient couchés dans les blés déjà hauts pour échapper aux regards des assassins ! Il n'y avait pas de pitié pour eux, ils étaient abattus, un à un, à coups de massue, taillés par le yatagan. Les cimetières eux-mêmes n'étaient pas respectés, les meurtriers massacraient les infortunés qui s'y étaient réfugiés.

Les faubourgs arméniens essayèrent en vain de se défendre, ils furent bientôt réduits à l'impuissance et obligés de se laisser détruire sans défense. Les Turcs s'étaient emparés de tous les bidons de pétrole trouvés dans les dépôts arméniens et, après les avoir défoncés, ils en aspergeaient les maisons puis y mettaient le feu. Bientôt, la flamme léchait les murs, menaçante, et c'était, dans la demeure incendiée, une panique effroyable : hommes, femmes, en larmes pleuraient, suppliaient, imploraient, terrifiés par l'atroce perspective d'être brûlés vifs. Les uns fuyaient l'incendie, mais ils n'avaient pas franchi la porte, qu'ils tombaient sous le fusil ou sous le yatagan. D'autres se précipitaient par les fenêtres ; s'ils ne se tuaient pas du coup, les meurtriers les achevaient à coups de baïonnette.

Où bien ils se voyaient arrosés de pétrole et, torches vivantes, les vêtements en feu, les chairs grillées, atrocement brûlés et asphyxiés par leur propre fumée, ils allaient s'abattre sur d'autres cadavres, dans une épouvantable agonie de flammes.

Tandis que le feu dévorait les habitations avec des craquements sinistres, les rues étroites étaient jonchées de cadavres en bouillie ou de corps geignants dans un pêle-mêle indescriptible, le sang coulait de toutes parts et, pour compléter cet affreux spectacle, les gémissements, les plaintes des uns, les hurlements victorieux des autres.

Quelle ignoble boucherie ! Des enfants furent massacrés sous les yeux de leurs parents, mutilés, égorgés, jetés en l'air et reçus sur la pointe des baïonnettes. Puis vint le tour des femmes, qui subirent les tortures les plus atroces. Un hôpital plein de malades et de blessés fut brûlé par les incendiaires, que n'attendrissait aucune misère humaine. Et après le meurtre, ce fut le pillage, la dévastation, jusqu'au moment où éclata une sonnerie de clairon suivie du cri : *Pachah tehoq yacha !* (Longue vie au sultan !) qui marqua la fin des hostilités.

La conduite des prêtres français et des sœurs d'Adana fut au-dessus de tout éloge. Le collège de Jésuites, situé en plein quartier arménien, a hospitalisé plus de 4,000 personnes. Au plus fort de la mêlée, le père Riondel courut à travers le sifflement des balles demander du secours aux musulmans, ivres de sang. Ceux-ci l'acclamèrent et le mirent en possession de quelques sacs de riz et de farine. Les pensionnaires des pères furent ainsi sauvés de la faim, grâce au courage du missionnaire français. Les sœurs de Saint-Joseph de Lyon reçurent et hébergèrent environ un millier d'Arméniens et faillirent être incendiées, elles aussi.

Un homme fut également merveilleux de sang-froid et de courage, c'est M. Roque-Ferrier, consul de France à Alep. A la tête de quinze braves, je l'ai vu s'enfoncer dans le pays ravagé et intervenir au nom de la France, arrêtant les tortures, empêchant les incendies, sauvant des existences.

Hélas ! notre malheureux consul, victime de son héroïsme, a succombé depuis aux suites d'une fièvre typhoïde contractée alors.

Quoi qu'il en soit, ces quelques interventions n'ont pu sauver qu'un nombre relativement restreint d'Arméniens, eu égard au chiffre considérable des victimes.

Le rapport du conseil de guerre d'Adana a montré, depuis, qu'en plus de différentes causes d'animosité entre chrétiens et musulmans, il y a eu l'incapacité et le manque d'énergie des valis et des autres autorités locales.

Ce rapport conclut en disant que quinze coupables ont déjà été pendus, que huit cents méritent la mort, quinze mille les travaux forcés, quatre-vingt mille des peines moindres. Si l'on

veut châtier les coupables, il faudra établir un cordon militaire autour de la ville et opérer avec rapidité. Mais pour obtenir une réconciliation générale — c'est toujours le rapport qui parle — il vaudrait mieux déclarer une amnistie plénière à l'occasion de la fête nationale.

N'est-ce pas là tout simplement une façon d'épargner les musulmans, et le gouvernement jeune-turc, comme son prédécesseur, continuerait-il à fermer les yeux sur les agissements des Turcs proprement dits en leur faisant une place à part dans la grande nation ottomane ?

C'est sur cette phrase dubitative que notre compatriote termina son intéressant entretien, et il l'accompagna d'un geste plus évasif encore.

EUGÈNE BEYLIER.

LE VOYAGE D'UN AÉROPLANE DE FORTUNE

L'Aviateur du Pacifique

GRAND ROMAN D'AVENTURES par le Capitaine DANRIT

Les Américains vont lutter avec les Japonais pour la domination du Pacifique. Le steamer Mackenzie porte du ravitaillement de guerre au fort américain de l'île Midway dans les Havaii et il est accompagné de deux navires charbonniers. A bord est aussi l'ingénieur français Maurice Rimbaut chargé de livrer un dirigeable Lebaudy aux Américains des Havaii.

Bien qu'il n'y ait pas hostilité déclarée, la petite escadrille se sent surveillée, épide, et, un soir que Rimbaut cause avec le lieutenant américain Archibald Forster, second du Mackenzie, l'attaque des Japs se fait brutale, comme à Port-Arthur avec les Russes. Une torpille fait couler l'un des charbonniers. Puis, au moment où Rimbaut surprend un individu essayant de descendre du bord du Mackenzie dans un canot et qui fait à la nage, c'est le steamer qui reçoit une torpille. Affolement. Les hommes essaient de mettre les pièces en batterie pour répondre, au hasard, dans la nuit, à l'ennemi invisible qui a frappé le steamer, mais celui-ci incline de la bande et coule.

CHAPITRE I

LA TORPILLE JAPONAISE (Suite.)

APRÈS l'explosion, Maurice Rimbaut avait essayé d'entraîner le lieutenant Forster.

Mais l'officier avait secoué la tête.

— Le commandant a disparu, dit-il : ma place est ici. Adieu. Sauvez-vous... s'il en est temps encore.

Arrivé sur le pont, le jeune ingénieur embrassa d'un coup d'œil la cohue désordonnée des marins et des quelques passagers se précipitant vers les embarcations.

Et aussitôt il songea qu'il disposait, lui, d'une embarcation supérieure à toutes celles qui étaient là, parce qu'elle était en « liège armé », c'est-à-dire d'une légèreté incomparable en même temps que d'une solidité à toute épreuve. Le prélat qui la recouvrait l'empêcherait d'être envahie par l'eau au moment de l'engloutissement et, comme une énorme bouée, elle reviendrait à la surface.

Nul d'ailleurs ne songeait à la lui disputer : toutes les énergies, décuplées par cette sauvagerie spéciale qui germe dans les grandes catastrophes, se tendaient vers les canots.

Il se trouva donc seul près de la nacelle de son dirigeable et vit à ses pieds la hache que le fuyard inconnu avait laissé retomber sur le pont.

Trouville providentielle !

A toute volée, Maurice Rimbaut trancha les amarres qui fixaient au bordage son

esquif improvisé, trouva dans son âme déjà fortement trempée assez de calme pour s'assurer qu'aucun cordage ne subsistait plus le reliant au navire et, sentant à l'obliquité croissante du pont que l'instant fatal approchait, il se précipita vers la passerelle.

Sir Archibald Forster en descendait, sans hâte, criant un ordre.

Lui saisir le poignet et l'entraîner, sans se laisser émouvoir par sa résistance, fut pour Maurice Rimbaut l'affaire d'un instant. Le pont, d'ailleurs, se déroba sous leurs pieds et le jeune Français n'arriva à la nacelle qu'en se cramponnant au bastingage.

— Archibald... ici... accrochez-vous, du côté opposé à moi !...

Il ne put en dire plus : une vague énorme balaya le pont, emportant comme un fétu de paille et entraînant au loin la nacelle à laquelle s'accrochaient les deux amis. Il y eut des heurts contre les cheminées, une explosion de machine qui les rejeta plus loin encore...

Puis le *Mackenzie* s'abîma dans les profondeurs du Pacifique, entraînant dans son irrésistible remous la dernière chaloupe et les derniers survivants.

Un silence de tombe plana sur les vagues ourlées d'écume et d'épaisses ténèbres, s'abattant tout d'un coup sur le théâtre du guet-apens, dérobaient aux Jaunes, qui contemplaient leur œuvre à distance, l'agonie d'un équipage et le miraculeux sauvetage de deux survivants.